|  |
| --- |
| Jean Racine, *Phèdre* : interrogation de lecture |

  
Compétence 5 : Dans une situation-problème significative, construire un ou plusieurs réseaux de signification, pour répondre à des questions suscitées par la lecture d’un texte, porter une appréciation personnelle sur le texte, faire part de son interprétation à travers divers moyens d’expression.

1. Questions ponctuelles ( /5)
2. Qui est Thésée ? Décris deux relations qu’il entretient avec d’autres personnages de la pièce.
3. Au début de la pièce, pourquoi Hippolyte veut-il quitter la ville ?
4. Quel évènement entraîne la réaction de Phèdre ?
5. Commentaire de texte ( /10)
6. A partir du premier extrait (Acte II, scène 2), produis un commentaire répondant aux questions suivantes :

* Qui est le personnage qui parle ?
* A qui s’adresse-t-il ?
* En quoi les termes soulignés dans l’extrait annoncent le destin d’Hippolyte ?
* Pourquoi Hippolyte dit-il qu’il parle une langue étrangère ?

1. A partir du deuxième extrait (Acte II, scène 5), produis un commentaire répondant aux questions suivantes :

* A qui Phèdre s’adresse-t-elle ?
* Pourquoi se considère-t-elle comme un monstre ?
* A qui Phèdre se confie-t-elle le plus ?
* Quelle sera la demande de Phèdre à sa confidente concernant Hippolyte ?
* Quelle sera l’idée de la confidente par la suite ? Qu’entrainera cette décision ?

|  |  |
| --- | --- |
| Acte II, scène 2 :  **HIPPOLYTE**  Je me suis engagé trop avant.  Je vois que la raison cède à la violence :  Puisque j’ai commencé de rompre le silence,  Madame, il faut poursuivre ; il faut vous informer  D’un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.  Vous voyez devant vous un prince déplorable,  D’un téméraire orgueil exemple mémorable.  Moi qui, contre l’amour fièrement révolté,  Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté ;  Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,  Pensais toujours du bord contempler les orages ;  Asservi maintenant sous la commune loi,  Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi !  Un moment a vaincu mon audace imprudente :  Cette âme si superbe est enfin dépendante.  Depuis près de six mois, honteux, désespéré,  Portant partout le trait dont je suis déchiré,  Contre vous, contre moi, vainement je m’éprouve :  Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve ;  Dans le fond des forêts votre image me suit ;  La lumière du jour, les ombres de la nuit,  Tout retrace à mes yeux les charmes que j’évite ;  Tout vous livre à l’envi le rebelle Hippolyte.  Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,  Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus :  Mon arc, mes javelots, mon char, tout m’importune ;  Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ;  Mes seuls gémissements font retentir les bois,  Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.  Peut-être le récit d’un amour si sauvage  Vous fait, en m’écoutant, rougir de votre ouvrage ?  D’un cœur qui s’offre à vous quel farouche entretien !  Quel étrange captif pour un si beau lien !  Mais l’offrande à vos yeux en doit être plus chère :  Songez que je vous parle une langue étrangère ;  Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,  Qu’Hippolyte sans vous n’aurait jamais formés.  […] | Acte II, scène 5 :  **PHÈDRE**  Ah, cruel ! tu m’as trop entendue !  Je t’en ai dit assez pour te tirer d’erreur.  Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :  J’aime ! Ne pense pas qu’au moment que je t’aime,  Innocente à mes yeux, je m’approuve moi-même ;  Ni que du fol amour qui trouble ma raison  Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;  Objet infortuné des vengeances célestes,  Je m’abhorre encor plus que tu ne me détestes.  Les dieux m’en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc  Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;  Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle  De séduire le cœur d’une faible mortelle.  Toi-même en ton esprit rappelle le passé :  C’est peu de t’avoir fui, cruel, je t’ai chassé ;  J’ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;  Pour mieux te résister, j’ai recherché ta haine.  De quoi m’ont profité mes inutiles soins ?  Tu me haïssais plus, je ne t’aimais pas moins ;  Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.  J’ai langui, j’ai séché dans les feux, dans les larmes :  Il suffit de tes yeux pour t’en persuader,  Si tes yeux un moment pouvaient me regarder…  Que dis-je ? cet aveu que je te viens de faire,  Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?  Tremblante pour un fils que je n’osais trahir,  Je te venais prier de ne le point haïr :  Faibles projets d’un cœur trop plein de ce qu’il aime !  Hélas ! je ne t’ai pu parler que de toi-même !  Venge-toi, punis-moi d’un odieux amour :  Digne fils du héros qui t’a donné le jour,  Délivre l’univers d’un monstre qui t’irrite.  La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !  Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t’échapper ;  Voilà mon cœur : c’est là que ta main doit frapper.  Impatient déjà d’expier son offense,  Au-devant de ton bras je le sens qui s’avance.  Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,  Si ta haine m’envie un supplice si doux,  Ou si d’un sang trop vil ta main serait trempée,  Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;  Donne. […] |